

eaux qui restent toujours avec nous ; d'autres, nous quittent à l'automne pour revenir au printemps. Les cailles s'en vont en Afrique et en Asie où elles nourriront un jour le peuple de Dieu ; les hirondelles, au Sénégal. Qui donc leur apprend qu'il est ailleurs des pays plus doux ? Quelle géographe leur enseigne la route ? Qui leur a commandé de se réunir en troupes et de partir tous au même signal ? Qui encore a donné aux grues cet admirable gouvernement qui mériterait de servir de modèle ?

« Chez elles, dit Ambroise de Milan, il y a une certaine police et milice naturelles ; chez nous elle est forcée et servile. Avec quelle exactitude volontaire et non commandé les grues montent la garde la nuit. Vous y voyez disposées des sentinelles et tandis que leurs compagnes reposent d'autres font la ronde et explorent si on ne tend pas quelques embûches : chacun s'emploie avec un soin infatigable à la sûreté commune. Son heure de veiller est-elle accomplie a-t-elle fait un devoir elle se dispose au sommeil après avoir donné un signal pour réveiller une autre qui dort, et à qui elle remet son poste. Cette autre l'occupe aussitôt, volontairement ; la douceur du sommeil qu'il lui faut interrompre ne la rend ni revêche ni paresseuse ; elle remplit dignement son devoir et le service qu'elle a reçu elle le rend avec une exactitude et une affection égales. Là nulle désertion, parce que le dévouement est naturel ; la garde y est sûre parce que la volonté est libre. Elles observent le même ordre en volant et allègent tout le travail par le moyen que chacune se charge de la conduite à son tour. Une d'elles est en avant pour fendre l'air, à la tête d'un bataillon qui suit en triangle a-t-elle fait son temps elle se retire à la queue et laisse à la suivante le charge de conduire la troupe. Le travail et l'honneur sont communs à tous ; la puissance n'est pas un privilège que s'arroge le petit nombre mais par une espèce de sort volontaire, elle passe successivement à tous. Quoi de plus beau ? C'est là le type d'une république primitive et le modèle d'une cité libre. Tel fut le gouvernement que les hommes reçurent

de la nature à l'exemple des oiseaux et qu'ils pratiquèrent dans l'origine le travail était commun. commune était la dignité ; chacun apprenait à partager à son tour les soins, l'obéissance et le commandement. C'était l'état parfait des choses. »

Mais pendant que nous admirons l'industrie et le gouvernement des oiseaux voyageurs, j'entends une autre espèce de volatiles, une nuée d'insectes, un essaim d'abeilles bourdonner autour de moi, comme pour réclamer la prééminence du gouvernement et de l'industrie. En effet, il serait difficile de ne pas la leur accorder. Leur gouvernement est une monarchie tempérée, distinguée en trois ordres : une reine unique mère de tout son peuple des ouvrières au nombre de douze à quarante mille, et quelques mâles. L'essaim est-il entré dans une ruche ou dans un creux d'arbre, aussitôt les ouvrières en nettoient l'intérieur et l'enduisent d'une espèce de gomme ; puis transformant en cire le miel qu'elles ont cueilli sur les fleurs, et le transpirant par petites lames entre les anneaux de leur ventre, elles en bâtissent des cellules à six pans. C'est là que les œufs pondus par la reine régente se transforment successivement en vers en nymphes, en abeilles. Les ouvrières, devenues aussitôt nourrices couvent des œufs avec grand soin, nourrissent les vers avec du miel et de la poussière de fleurs que d'autres leur apportent des champs dans des espèces de cuillers qu'elles ont à leurs pattes postérieures.

S'il se trouve néanmoins dans la même ruche deux reines à la fois, il y a révolution dans l'Etat. Pour y mettre fin, les deux rivales se cherchent et se combattent devant la nation assemblée, jusqu'à ce que l'une des deux succombe. Il se pourrait que dans ce duel elles se donnassent en même temps la mort l'une à l'autre. La Providence y a pourvu. Se sont elles saisies de manière à se percer réciproquement, tout à coup elles se quittent et s'enfuient chacune de son côté ; mais bientôt elles reviennent au combat, le peuple même les y ramène de force, jusqu'à ce que l'une des deux ait triomphé de l'autre.

Voilà des merveilles bien étonnantes qu'on les a plus longtemps ignorées ; d'autant plus étonnantes, qu'elles ont été découvertes de nos jours par un observateur aveugle François Huber. Combien d'autres merveilles que nous continuons d'ignorer !

Dieu apparaît d'autant plus grand dit Cyrille de Jérusalem, qu'on connaît mieux les créatures, aussi le plus sage des rois, Salomon, reçut il cette connaissance d'en haut avec la sagesse. Lors donc que, dans la jeunesse surtout la même sagesse la même Providence, nous offre les moyens de recevoir les mêmes instructions, gardons-nous d'une coupable indifférence ou paresse.

Imitons le fils de David ; comme lui, préférons les leçons de cette sagesse divine aux royaumes et aux trônes ; amassons dans la saison favorable ces trésors de science qui non-seulement embelliront notre vie sur la terre, mais peuvent encore rehausser notre gloire dans le ciel. Les insectes mêmes nous donnent l'exemple. « Va vers la fourmi, dit Salomon au paresseux ; considère ses voies, et deviens sage. Elle n'a ni chef, ni modérateur, ni maître ; cependant elle prépare dans l'été son pain, et assemble dans la maison sa nourriture. »

En effet, les fourmis n'ont ni roi, ni reine, ni commandant ; toutefois elles se réunissent en société, bâtissent des espèces de villes, travaillent en commun le jour, et font leur repas commun la nuit. Elles constituent de véritables républiques, où tout est mis en commun, propriétés, familles, nourriture et bestiaux.

Qu'est-ce donc que Dieu pour prodiguer ainsi les merveilles de toutes parts ! Il n'y a pas jusqu'aux insectes les plus repoussants, aux chenilles, qui ne nous en offrent de plus étonnantes. Elles multiplient prodigieusement tous les ans, parce que tous les ans elles doivent servir de pâture à une multitude prodigieuse d'oiseaux. Elles multiplient quelquefois à l'excès, pour nous châtier et nous humilier de notre peu de reconnaissance envers leur Créateur et le nôtre. Leur aspect seul nous répugne. Cependant c'est à une chenille, et à une che-